

5<sup>ème</sup> conférence 1994-1995

ANNEE DE LA FAMILLE

La « civilisation de l'amour » n'est pas une utopie

père Marie-Dominique Philippe, o.p.

---

à Boulogne, le 19 février 1995

« LA PEDAGOGIE DIVINE, MODELE POUR LES PARENTS »

LA PSYCHOLOGIE MODERNE LAISSE-T-ELLE PLACE A LA PÉDAGOGIE DIVINE ?

Le sujet d'aujourd'hui est extrêmement vaste. Comprenons bien, pour commencer, que si la pédagogie divine est modèle pour les parents, elle l'est aussi pour tout pédagogue chrétien. Quant au sous-titre : « La psychologie moderne laisse-t-elle place à la pédagogie divine ? », c'est encore un sujet très important. Et il faudrait préciser : la pédagogie est-elle l'éducation ? Non. L'éducation implique quelque chose de plus ample que la pédagogie ; celle-ci est un élément de l'éducation ; mais ici, le terme « pédagogie » est pris dans un sens très vaste impliquant le point de vue de l'éducation.

Dans l'éducation on cherche à *former des personnes*, c'est le propre de l'éducation. Les parents sont de bons éducateurs quand ils arrivent à faire que leurs enfants deviennent des hommes et des femmes capables de prendre des responsabilités, de s'orienter dans la vie — autrement dit, quand ils forment des personnes humaines et, s'il s'agit de parents chrétiens, des personnes chrétiennes. L'éducation est donc tout entière tournée vers la personne et la formation de la personne, tandis que la pédagogie regarde beaucoup plus un système de moyens qui permettent d'éduquer.

Nous allons ici envisager la question du côté de l'éducation profonde, parce que c'est de cela que nous avons le plus besoin, et que c'est là que le regard philosophique et théologique est le plus important.

Posons-nous donc la question : qu'est-ce qui commande l'éducation chrétienne (puisque pour nous il s'agit de l'éducation chrétienne) ? de quelle manière Dieu, le Christ, s'empare-t-il de notre vie et nous éduque ? et quels sont les moyens (d'où la pédagogie) dont, de fait, le Christ se sert pour faire de nous de vrais chrétiens, des enfants de Dieu ?

Dieu a voulu d'abord qu'il y ait une *famille* chrétienne ; tout a commencé par la Sainte Famille, modèle de toute éducation chrétienne. Dieu a voulu ensuite qu'il y ait l'Eglise. L'Eglise est une famille qui nous forme à notre vie chrétienne. Et le Christ a voulu que la famille reste le lieu premier de l'éducation chrétienne. Le fondement de l'Eglise est une « Eglise domestique » — cette

expression si belle du Concile Vatican II<sup>1</sup> que le Saint-Père aime beaucoup et qui est si évocatrice : « la famille, Eglise domestique ». La responsabilité de la famille est donc très grande au point de départ. Tous les psychologues et éducateurs disent combien cette première éducation familiale est importante. On n'en voit pas toujours les résultats, et les parents sont parfois très déçus de voir ce que les enfants ont fait de tous les efforts qu'eux-mêmes, les parents, ont fait pour maintenir une bonne éducation ; quelquefois, au contraire, les parents se réjouissent de voir que leurs efforts ont abouti à quelque chose de merveilleux. Je ne parle pas ici nécessairement de vocations religieuses ou sacerdotales — encore que ce soit la fleur de l'éducation chrétienne. Je suis honteux de le dire ! mais je crois que c'est vrai. Que l'éducation chrétienne aboutisse, au terme, à une vocation, à un don total à Dieu, c'est grand, et cela fait partie d'une éducation chrétienne. L'éducation chrétienne s'achève en Dieu, elle s'achève dans le Christ, elle s'achève dans l'offrande de tous les enfants au Seigneur. C'est pourquoi il est bon de consacrer les enfants au Sacré-Cœur, ou à Marie, et d'avoir le souci non seulement de faire baptiser les enfants (avec de vrais parrains et marraines), mais encore de permettre à la grâce du baptême de vraiment s'épanouir. L'éducation chrétienne implique la formation à l'égard des sacrements ; c'est par là, par les sacrements, que la famille s'enracine dans l'Eglise. L'Eglise donne les sacrements et la famille les reçoit ; mais elle doit faire fructifier les sacrements, elle doit faire fructifier la grâce qui a été reçue au baptême, à la confirmation, dans l'Eucharistie.

L'Eglise donne aussi un enseignement, parce que l'éducation chrétienne implique un enseignement, celui que donne le Christ. Jésus nous donne dans les Evangiles un enseignement, et l'Eglise donne le catéchisme qui résume cet enseignement. C'est pourquoi toute famille catholique doit s'intéresser au catéchisme de l'Eglise catholique, pour bien voir ce que l'Eglise demande.

Cette éducation implique une formation humaine, morale, à l'amour (à l'amitié) et aux vertus. On doit comprendre qu'un homme ne peut être responsable de ses activités, que s'il a choisi une finalité, que s'il a une finalité dans sa vie : un amour à l'égard d'une autre personne (un amour d'amitié pour former un foyer) ou, s'il est chrétien, l'amour du Christ jusqu'au don total. L'éducation donnée dans la famille s'achève soit par le mariage, soit par la vocation. C'est l'achèvement. Faire qu'un garçon soit capable de choisir une jeune fille, de la rendre heureuse, de fonder un foyer chrétien, voilà la joie des pères et mères de famille ; comme c'est leur joie de voir que leur fils ou leur fille se donne au Seigneur. Ce sont les deux grandes finalités proprement chrétiennes. Voilà à quoi tend l'éducation chrétienne, avec tout ce qu'elle implique comme moyens.

Quelle va être la pédagogie à l'égard du tout petit enfant ? Elle va tendre à ce que, progressivement, il acquière la vertu de tempérance (qu'il ne mange pas en dépit du bon sens et uniquement ce qui lui plaît), la vertu de force, et surtout la charité envers ses frères et sœurs, ses parents, puis ses camarades. Cela rejoint la grande pédagogie de l'Esprit Saint sur nous, la grande pédagogie du Christ sur nous. Comment Jésus a-t-il éduqué ses Apôtres ? Comment a-t-il éduqué Pierre ? et Jean ? A un moment donné, quand Jésus annonce qu'il va devoir beaucoup souffrir, et même qu'il sera rejeté et crucifié, et qu'il ressuscitera, Pierre réagit violemment, mais Jésus le reprend : « Arrière Satan ! »<sup>2</sup>. Pierre voulait une réussite parfaite. Mais si l'éducation chrétienne implique l'effort, la lutte, elle implique que l'on s'avoue pécheur, que de temps en temps on pêche, on fasse des bêtises, et qu'on les reconnaisse, et qu'on lutte contre l'orgueil. Lutter contre les conséquences du péché originel fait partie de l'éducation chrétienne. Aujourd'hui on n'en parle plus

---

<sup>1</sup> *Lumen Gentium*, § 11.

<sup>2</sup> Mc 8, 31-33.

beaucoup... et pourtant elles sont là, et on sait bien que la première conséquence du péché originel en nous, c'est l'orgueil. L'éducation chrétienne implique, en famille, d'éduquer à l'humilité ; si on n'éduque pas *l'enfant* à l'humilité, on n'éduquera *jamais* à l'humilité. Ce n'est pas à l'université qu'on éduque à l'humilité, ni même dans beaucoup de collèges. Or l'humilité — c'est-à-dire, finalement, la pauvreté spirituelle, la première béatitude, est la grande vertu chrétienne. Former aux béatitudes<sup>3</sup>, voilà l'éducation chrétienne. Or les béatitudes sont le fruit, en nous, de l'action de l'Esprit Saint. Si Jésus nous envoie le Paraclet<sup>4</sup>, ce n'est pas pour qu'il ne fasse rien dans notre vie ! C'est au contraire pour que nous lui soyons dociles : « Ce sont ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu qui sont fils de Dieu »<sup>5</sup>.

L'Esprit Saint nous conduit à la fois *suaviter* et *fortiter*, selon l'expression du livre de la Sagesse<sup>6</sup>, et ce sont bien les deux caractères propres de l'éducation chrétienne. L'Esprit Saint nous conduit *suaviter*, avec douceur, avec amour, avec tendresse, il nous conduit *maternellement* ; et il nous conduit *fortiter*, c'est-à-dire *virilement*, comme un père qui exige de son enfant des efforts et qui ne le laisse pas faire uniquement ce qui lui plaît. L'Esprit Saint nous conduit avec force en ce sens qu'il exige de nous des efforts constants, en vue de l'amour. Toute éducation chrétienne implique l'acquisition des vertus en vue de l'amour, pour l'amour. Si l'on s'efforce d'acquiescer les vertus, c'est pour pouvoir aimer Dieu et le prochain ; c'est cela qui est le ressort principal de toute éducation chrétienne. C'est une éducation qui n'est pas premièrement volontariste, mais qui est premièrement une éducation d'amour. Et là, la mère joue un rôle capital dans la première éducation chrétienne, avec l'Esprit Saint. Il faudrait que toutes les mères chrétiennes aient cette conscience d'agir avec l'Esprit Saint, c'est très important.

Très important aussi : un climat de confiance dans la famille, voir avant tout les qualités des enfants et les aider. Et pour l'époux, voir les qualités de son épouse, et réciproquement. S'aimer, s'aimer vraiment, aimer le prochain. Toute l'éducation chrétienne est ordonnée à cela — autrement ce n'est plus une éducation chrétienne ; c'est peut-être encore une éducation humaine, une éducation stoïcienne qui a une certaine noblesse, mais ce n'est plus une éducation chrétienne. Si on éduque les enfants uniquement à la gloire, à la réussite, si on les éduque uniquement de manière à ce qu'ils puissent dominer en ayant une situation importante du point de vue économique, ce n'est pas chrétien. C'est quelque chose d'humain, stoïcien ou spartiate : on éduque la volonté pour que, devant n'importe quelle situation, on arrive à dépasser. C'est très beau d'éduquer la volonté, c'est très grand d'éduquer l'intelligence, il faut éduquer à la recherche de la vérité, mais ce n'est pas suffisant. L'éducation chrétienne est une éducation d'amour à l'égard de Dieu dans l'adoration, et d'amour à l'égard du prochain. Et ce qui est premier, c'est l'adoration. Apprendre l'adoration, c'est le fondement de toute éducation chrétienne. On oublie trop que c'est le premier commandement : « Un seul Dieu tu adoreras »<sup>7</sup> ; et comme pas un iota de la Loi ne disparaît<sup>8</sup>, on peut dire que c'est cela qui est le fondement de toute éducation chrétienne — d'où l'importance de la prière en commun avec les petits enfants.

---

<sup>3</sup> Mt 5, 1-12 ; Lc 6, 20-23.

<sup>4</sup> Jn 14, 16-17 et 26 ; 15, 26 ; 16, 7-10 et 13-15.

<sup>5</sup> Ro 8, 14.

<sup>6</sup> Sag 8, 1, selon la Vulgate : La sagesse atteint avec force (*fortiter*) d'une extrémité à l'autre, et elle dispose toutes choses avec douceur (*suaviter*).

<sup>7</sup> Mt 4, 10 et Lc 4, 13 ; Deut 6, 13 ; cf. 5, 7-9 et Ex 20, 4-5.

<sup>8</sup> Lc 16, 17.

Ensuite il y a l'école. L'école prolonge l'éducation chrétienne de la famille, et c'est pour cela que l'Eglise a toujours voulu qu'il y ait des écoles chrétiennes, libres, où les parents puissent envoyer leurs enfants et qui prolongent l'éducation de la famille. Ce sont les parents qui sont responsables en premier lieu de l'éducation de leurs enfants ; mais, ne pouvant pas tout faire, ils les confient à d'autres éducateurs qui auront le souci de prolonger l'éducation chrétienne des enfants. L'alliance entre la famille chrétienne et les écoles chrétiennes est très importante, les parents ne doivent jamais oublier cela. Il y a des associations pour cela, mais il faut que ces associations gardent toujours leur finalité profonde et le sens de la coopération, qui exige beaucoup d'efforts mutuels. Maintenir aujourd'hui une école chrétienne est pour l'Eglise un souci dominant, le Saint-Père ne cesse de nous le dire, à cause de la jeunesse qui monte. Les écoles « libres » ne doivent pas oublier la finalité profonde de l'éducation chrétienne, qui est de former des hommes, des personnes, et non pas uniquement de leur faire passer des examens, comme cela arrive malheureusement : le succès de l'école, ce sont les examens, et on juge les écoles en fonction de cela. Il est très important, certes, de former l'intelligence, et important aussi de passer des examens, mais ce n'est pas la finalité première. La finalité première de toute école chrétienne est de prolonger l'éducation chrétienne familiale qui repose sur le sacrement de mariage. Aujourd'hui tout cela est très secoué, il faut donc que nous soyons d'autant plus attentifs. Les écoles chrétiennes sont prises entre des familles qui, souvent, ne sont plus très chrétiennes, et l'Etat qui ne regarde pas toujours les écoles chrétiennes d'un bon œil... Il y a un courant qui oriente vers une école neutre par rapport à l'éducation chrétienne. Or l'éducation chrétienne imprègne tout, ce n'est pas quelque chose qu'on ajoute de l'extérieur ; elle s'étend à tout, radicalement, à partir de la famille, et elle prolonge la famille.

Il y a là un problème de conscience : on ne peut pas, en tant que famille chrétienne, dire : « Cela regarde les écoles, cela ne me regarde pas ». Non. L'école chrétienne ne peut tenir qu'en fonction des familles ; et ce sont les familles chrétiennes qui doivent prendre leurs responsabilités et aller jusqu'au bout de leurs responsabilités, parce que si on abandonne tant soit peu, très vite tout se dégrade — il ne peut pas en être autrement, à cause du nombre. La famille, elle, reste plus facilement chrétienne parce qu'il y a le sacrement. Il n'y a pas de sacrement particulier pour les éducateurs, un sacrement qui leur permettrait d'être des éducateurs chrétiens. Et dès que l'école grandit en nombre, parfois dans des proportions monstrueuses, l'aspect chrétien se dilue. Il y a là un problème qui serait extrêmement intéressant à étudier : voir comment le conditionnement de la quantité, du nombre, fait qu'il devient très difficile de maintenir la présence de la finalité. Et la finalité, nous l'avons dit, c'est l'adoration, la prière d'adoration, et la charité fraternelle. Dans une école chrétienne, l'enseignement du catéchisme devrait être à part égale avec l'enseignement des mathématiques, des sciences, de la littérature, de l'art. Il faudrait qu'un homme soit aussi cultivé du point de vue chrétien que dans les domaines humains, c'est-à-dire qu'il connaisse l'Evangile et que la personne du Christ soit pour lui une personne vivante, réelle, qu'il connaisse et qu'il aime. On ne peut pas aimer quelqu'un si on ne le connaît pas. Il faut toujours rappeler cela.

Des parents qui ne sont plus chrétiens, peuvent — cela se comprend — aimer que leurs enfants soient dans des écoles chrétiennes, catholiques, parce qu'elles ont un peu plus de tenue (du moins, normalement, il devrait en être ainsi), et parce que, normalement, il devrait aussi y avoir plus de succès aux examens ; mais ce n'est pas la première finalité. Si on éduque chrétiennement, il y aura nécessairement des résultats bien meilleurs, pas seulement au niveau des examens mais dans la formation personnelle.

L'éducation chrétienne implique le réalisme chrétien de la présence du Christ, de son regard incessant sur nous, de la présence et de l'aide de la Vierge Marie, de l'aide des sacrements, de l'aide de la prière. Cela fait essentiellement partie d'une éducation chrétienne. Il faut que dans une éducation chrétienne il y ait constamment ce souci de maintenir le primat de l'amour divin, le primat de la charité. Encore une fois, on sait bien qu'aujourd'hui tout cela est très difficile, et que cela demande d'être repensé tout le temps, par petits groupes, ou en groupes plus importants de parents et de professeurs. Il faut que les parents s'intéressent aux professeurs, qu'ils les aiment — les professeurs et les aumôniers, c'est évident —, qu'il y ait cette œuvre commune, cette coopération. En envoyant leurs enfants à l'école, les parents n'abandonnent pas leur responsabilité. L'école vient relayer les parents, elle implique donc une coopération profonde. Et il faut que les aumôniers eux-mêmes comprennent l'importance des professeurs et qu'ils n'en soient pas rivaux mais qu'ils soient au contraire des amis, pour maintenir ce climat chrétien, ce climat de pédagogie chrétienne.

Passons maintenant au second aspect du sujet : « La psychologie moderne laisse-t-elle place à la pédagogie divine ? » La psychologie a aujourd'hui une très grande influence, elle devient de plus en plus importante — il serait intéressant de comprendre pourquoi. La psychologie est une science qui n'est pas ancienne ; les anciens parlaient de philosophie, les modernes, de fait, parlent constamment de psychologie. Il est intéressant, quand on a du temps, de regarder les premiers manuels de psychologie, parce que cela aide à comprendre comment est née cette nouvelle science, et ce qu'elle est aujourd'hui, quel a été son parcours.

La psychologie regarde en premier lieu le *conditionnement* de l'être humain dans toute sa complexité ; et très souvent, la psychologie regarde ceux qui, en raison de tel ou tel contexte d'éducation première (contexte familial), en raison de l'autorité dominante du père ou de l'autorité captative de la mère, auront des difficultés. Aujourd'hui, on le sait bien, les angoisses poussent comme des champignons dans un terrain humide où le soleil arrive : l'angoisse, alors, grandit, et quand l'angoisse grandit le travail diminue. L'angoisse est un handicap terrible, et là les psychologues peuvent et doivent nous aider. Le philosophe pourra chercher la source de l'angoisse, chercher quels sont les différents types d'angoisse, et il pourra faire cela en dialoguant avec des psychologues ; c'est très intéressant parce qu'on s'apporte mutuellement ses expériences et on arrive ainsi à mieux réfléchir, à aller plus loin.

Il ne faut donc pas rejeter le point de vue psychologique, mais il faut savoir s'en servir. Et là c'est très délicat, et quand la psychologie se développe et devient une science, il faut se poser la question : est-elle une science ? ou est-elle un art ? La psychologie est une science, mais la pédagogie est un art qui se sert de la psychologie pour aider l'homme. La pédagogie doit se servir de la philosophie et de la psychologie dans ce but particulier : former la personne humaine. Et comme la grâce ne supprime pas la nature, l'éducation chrétienne implique une éducation *humaine*. Il ne faut pas croire qu'il suffit d'être chrétien et que tout le reste suit. Il faut donc tenir compte de la philosophie, d'une philosophie humaine réaliste, et de la psychologie, dont on doit se servir surtout quand on est dans des cas difficiles. Quand les cas sont trop difficiles, on conduit normalement vers des spécialistes, mais tout bon pédagogue doit être un peu psychologue et un peu philosophe.

Essayons donc de bien comprendre comment peut et doit se faire la coopération avec la famille. Très souvent, certaines méthodes psychologiques veulent écarter l'enfant de la famille. C'est légitime quand la famille fait du mal et empêche l'enfant de se développer ; mais dans le cas normal et habituel il faut cette coopération, sinon il y aura nécessairement rivalité. Parce que la pédagogie ne

nous dit pas tout, elle nous dit un aspect, et que la philosophie, de son côté, ne dit pas tout. Si on fait de cet aspect le tout, il n'y aura plus de coopération et il y aura nécessairement rivalité. On dira : « Les psychologues, ce n'est rien », ou « Les philosophes ne sont bons à rien ». Pas du tout, une vraie pédagogie, une véritable éducation, implique nécessairement aujourd'hui un sens philosophique de la personne humaine. Comment voulez-vous être un bon pédagogue, un bon éducateur, si vous oubliez la finalité ? Vous éduquez des enfants pour qu'ils soient des personnes, et donc qu'ils aient en eux la capacité de prendre en main un métier, une orientation de vie, une famille, ou de se donner au Seigneur dans une vocation religieuse. Impossible de mener une vraie vie humaine s'il n'y a pas cette personnalité. Si on n'est pas capable de mener une vraie vie humaine, on sera encore beaucoup moins capable de mener une vie chrétienne, parce qu'on ne peut pas séparer les vertus théologales, dans leur exercice, de la vertu de prudence qui est capitale pour la personne humaine. Comme disaient les anciens, la prudence est la « sagesse pratique », elle est ce qui permet de développer toutes les richesses que nous portons dans le sens de notre finalité, dans le sens de ce vers quoi nous tendons.

Ce sont là des problèmes sur lesquels on est obligé de beaucoup réfléchir aujourd'hui, surtout quand on vit avec des jeunes. Je n'enseigne pas comme aumônier dans un collège, mais quand on a la responsabilité d'une quantité de jeunes qui se donnent au Seigneur, il est encore beaucoup plus important de réfléchir sur le problème de l'éducation chrétienne et de la pédagogie au service de cette éducation chrétienne, parce qu'autrement on risque de partir dans des orientations fausses. Il faut donc tout le temps réfléchir, et comprendre que chaque cas particulier réclame un regard toujours plus net, plus précis. Posons-nous donc la question, en réfléchissant pour nous-mêmes : Qu'est-ce que notre conscience chrétienne ? Qu'est-ce que notre conscience religieuse ? Qu'est-ce que notre conscience prudentielle ? Qu'est-ce que notre conscience psychologique ? C'est le point de départ pour avoir un peu de lumière sur ces domaines complexes qu'on doit distinguer, mais dont on sait que, dans la réalité, ils sont toujours tous présents à la fois.

Commençons par le sommet : Qu'est-ce que la conscience chrétienne ? C'est, dans la foi, l'espérance et la charité assumant la prudence humaine, comprendre que le Christ est pour moi la référence première, et plus que la référence première : il est celui que je veux aimer et suivre, et donc il est plus qu'une référence. Qu'est-ce qu'une référence ? C'est, dans un certain jugement critique, voir si ce qu'on fait tient la route ; tandis que suivre le Christ dans ma conscience chrétienne, c'est être engagé avec lui dans toutes mes activités, et faire en sorte que toutes mes activités soient faites avec lui et en lui. « Par lui, avec lui et en lui », chaque fois que nous assistons à la messe, nous disons intérieurement cela. Voilà notre conscience chrétienne : voir si nos activités sont faites par Jésus, avec lui et en lui. C'est l'examen de conscience chrétien qu'on peut faire et qu'on doit faire tous les soirs de sa vie : A-t-on agi avec Jésus ? A-t-on agi en lui ? A-t-on agi pour lui et par lui ? Vivre du Christ et avoir cette *volonté* de vivre de lui, voilà la conscience du chrétien.

Cette conscience est tout de suite mise en œuvre par le pédagogue chrétien, par l'enseignant chrétien, et d'abord par les parents au niveau de la première éducation. Ils veulent agir conformément au Christ, en conformité avec lui. Ce n'est pas toujours facile puisque c'est dans la foi ; mais si on prie, Dieu nous éclaire, et on comprend alors qu'il faut que toutes nos activités soient comme les activités du Christ, des activités de justice et de miséricorde. Il y aura tout le temps les deux, qui se mêleront l'une à l'autre, mais qui rarement s'identifieront. A la Croix, la justice et la miséricorde se sont embrassées, comme dit le Psaume<sup>9</sup>, mais la Croix, c'est le sommet, on ne vit pas

---

<sup>9</sup> Ps 84, 11 (Vulgate) : *misericordia et veritas obviaverunt sibi*. Cf. *Somme théol.*, I, q. 21, a. 2, où saint Thomas

tout le temps à ce niveau ! Dans nos activités nous savons bien (dans notre conscience chrétienne) que nos relations personnelles, surtout avec ceux sur qui nous avons autorité, (mais aussi avec ceux qui ont autorité sur nous) impliquent en premier lieu un regard constant de miséricorde : on aime, on a confiance, on pardonne ; cela, c'est la miséricorde. Mais nous savons aussi que Dieu seul peut toujours faire miséricorde. Il est bon d'avoir dans sa vie un vrai pauvre qu'on aide, mais ce n'est pas toujours facile. En effet, les pauvres ont parfois des exigences qui nous dépassent, surtout aujourd'hui, et ainsi on devrait constamment faire miséricorde à un « pauvre type » qui a besoin de nous, qui ne peut s'en tirer que grâce à nous ; mais nous ne pouvons pas tout le temps faire miséricorde, parce que nous avons d'autres responsabilités. Par exemple, nous ne pouvons pas consacrer tout notre temps à quelqu'un qui, cependant, a besoin de nous — sauf dans des cas exceptionnels où le Seigneur nous met à l'écart pour aider un vieillard (notre père, ou notre mère), ou une sœur ou un frère ou un enfant malade. On est alors mobilisé momentanément... mais ce momentanément dure parfois longtemps. Il y a ainsi des personnes qui sont mobilisées pendant 15 ou 20 ans auprès d'un enfant infirme, malade, ou bien c'est une fille qui est mobilisée auprès de son père depuis 15 ou 20 ans parce qu'il ne peut plus se passer d'elle, et ainsi de suite. Là, la miséricorde domine tout le temps ; mais ordinairement, la miséricorde implique toujours la justice, parce qu'on n'a pas que cette occupation, on en a d'autres. Par exemple, un religieux qui est aumônier ne peut pas être tout le temps avec ceux qu'il enseigne et qu'il aime : il a sa vie religieuse, il doit concilier justice et miséricorde. Pour un père de famille, c'est la même chose : il a un devoir de justice à l'égard de son épouse et de ses enfants ; il faut qu'il soit là, même s'il est très pris par une œuvre merveilleuse, qui risquerait de le prendre entièrement. Attention ! Il n'a pas le droit de se laisser prendre entièrement, car la miséricorde ne supprime pas la justice. C'est là que la prudence humaine (et divine, sous la motion du don de conseil) joue, pour réaliser une harmonie.

Outre ces cas très clairs que nous venons d'évoquer, il y en aurait quantité d'autres où on verrait la diversité des devoirs, les appels différents ; mais partout la grande opposition est entre justice et miséricorde. Le discernement relève de la conscience chrétienne, qui pour nous est première. Nous sommes avant tout des chrétiens.

Mais la grâce ne supprime pas la nature, et donc la conscience humaine demeure. Disons : la conscience humaine religieuse, qui peut très bien, dans certains cas, ne pas s'identifier avec notre conscience chrétienne. Prenons un exemple : notre conscience humaine religieuse nous demande (antérieurement — parce qu'elle est fondamentale — à notre conscience chrétienne) d'être particulièrement attentifs à rappeler autour de nous l'exigence de l'adoration, de la prière liturgique, des offices. Or pour cela, il faut du temps. Ai-je le droit de supprimer toute prière à cause des œuvres dans lesquelles je suis engagé ? Ma conscience religieuse me rappellera que je dois adorer Dieu, que je dois l'aimer, que je dois lui consacrer du temps, lui donner « la dîme » — et encore, la dîme, c'est l'Ancien Testament ; normalement, un chrétien devrait donner plus que la dîme ! Mais souvent on pense que c'est impossible, qu'on n'en a pas le temps, même en faisant tout ce qu'on peut, etc.

Dans la conscience humaine, il y a aussi la conscience de la recherche de vérité, qui peut être très exigeante. On est parfois, dans son travail, confronté aujourd'hui à des problèmes terribles. Je me souviens d'un de mes premiers étudiants de l'Université de Fribourg, d'une vieille famille écossaise, qui après avoir passé son doctorat avait trouvé un poste en Angleterre. Je le vois encore arriver, un an après, me disant : « Avec vous, nous avons appris à chercher la vérité, et me voilà dans

---

dit que c'est la justice de Dieu qui est ici appelée « vérité ».

le mensonge. Je suis tout le temps dans le mensonge : que dois-je faire ? Je suis constamment obligé de mentir, je ne dis pas la vérité parce qu'il faut bien que les produits se vendent... Je mens, et je suis payé en proportion de mes mensonges. Que dois-je faire ? ». Conscience de la vérité pratique : ce n'est pas toujours facile ! Et si, en plus, je suis chrétien, je dois aimer la vérité plus que personne, mais je vois combien c'est difficile. En famille, on peut encore avoir un comportement vrai, mais en dehors de la famille... surtout quand on n'est pas le premier, on doit obéir à certaines lois qui, en conscience, nous blessent. Comment faire ? C'est complexe. On doit au moins se poser le problème et être lucide, et garder cette lucidité. Dans certains cas on sait bien que politiquement, économiquement, on pourra seulement essayer de faire le mieux possible, mais qu'on n'agira pas comme on aurait voulu agir. Pensons au devoir de l'électeur : il doit parfois voter dans des situations où, en conscience, il ne peut pas être complètement d'accord. Il choisit alors le moindre mal<sup>10</sup>.

Si la conscience humaine réclame la vérité et la justice dans tout ce que l'on fait, la conscience psychologique est autre chose. C'est la sincérité, qui n'est pas toujours la vérité. Le psychologue regarde avant tout ce qui va avec notre comportement, ce qui est conforme à ce que nous sommes capables de faire, d'entreprendre, et il juge en fonction de cela. Ce qu'il peut y avoir de dangereux dans ce point de vue psychologique, c'est qu'on oublie la *finalité* : pratiquement, on est constamment devant des obligations immédiates touchant le conditionnement de notre milieu et notre propre conditionnement, et on oublie, dans le choix, de se référer à notre propre finalité, alors que c'est cela qui devrait commander notre choix. Ainsi, quand la psychologie est la seule règle, cela peut être très dangereux. La psychologie doit toujours être dépassée par une considération plus profonde, celle de notre finalité humaine. On ne peut pas être une personne humaine sans une *orientation profonde vers la vérité*, et sans être capable de *choisir un ami*, donc sans avoir au-dedans de nous-mêmes une certaine autonomie profonde dans cette recherche de la vérité et dans cette capacité d'aimer quelqu'un. Voilà la finalité de la personne humaine. Les psychologues regarderont avant tout les obstacles qui nous empêchent de nous développer, mais ils ne préciseront pas très bien dans quel sens nous nous développons, alors qu'il est si important de comprendre la finalité de notre vie. Une personne ne peut être une véritable personne humaine que si elle a choisi une intention de vie et fait tout en fonction de cela. Là, elle dépasse nécessairement le point de vue psychologique. Le point de vue éthique, ou moral (puisque c'est cela qu'on appelle le point de vue moral) consiste à orienter notre vie vers une fin qui est bonne, une finalité qui est bonne, et à regarder en fonction d'elle tous les moyens qui nous y conduisent, les diverses manières d'atteindre cette fin, de pouvoir la réaliser dans notre vie. Voilà ce que regarde la prudence. C'est toujours relié à notre fin, autrement ce ne serait pas moral. La moralité va plus loin que la psychologie, puisqu'elle nous oblige à orienter toutes nos activités vers la fin que nous avons choisie ; et au niveau de la morale chrétienne, il s'agit de tout ramener au Christ.

On comprend que la psychologie puisse aider à dépasser certaines difficultés, certaines luttes, mais elle ne suffit pas parce qu'elle ne met pas suffisamment en lumière la finalité chrétienne, ni déjà la finalité humaine ; il faut donc réfléchir et dépasser nécessairement un jugement psychologique trop hâtif. Un vrai jugement psychologique devrait toujours laisser la place à l'aspect chrétien, à l'aspect religieux humain et à l'aspect humain tout court (les trois niveaux d'éthique qu'il ne faut jamais oublier<sup>11</sup>). La psychologie demande d'être dépassée à ces trois niveaux ; non pas

---

<sup>10</sup> Le choix du moindre mal n'est justifié qu'au niveau politique, il n'a pas sa place en éthique.

<sup>11</sup> Le niveau fondamentalement humain, où l'éthique est tout orientée vers l'amour d'amitié ; le niveau de l'éthique religieuse, qui se fonde sur la connaissance que l'homme a (acquise par sa propre intelligence ou reçue

supprimée, mais dépassée, en ramenant tout ce que nous sommes capables de faire, tout ce que nous pouvons faire, à notre propre finalité : nous sommes faits *pour* cette finalité et c'est cela qui nous intéresse, et nous choisissons tel moyen parce que ce moyen nous aide à atteindre notre fin et nous permet de l'atteindre. Ainsi, nous essayons d'être vertueux pour ne pas nous laisser entraîner par les passions, par les instincts, qui nous détourneraient de notre vraie finalité, et qui nous feraient perdre beaucoup de temps, qui nous feraient suivre quelque chose de purement imaginaire, qui ne serait pas réel du tout. On peut vivre un certain temps dans un rêve, mais ce rêve, à un moment donné, se révèle comme rêve ; et si on n'a pas, à ce moment-là, un regard réaliste, profond, au niveau humain, on risque de se replier sur soi et de désespérer.

La psychologie peut donc nous donner certains éléments qui nous aident, nous montrer certains blocages dans tel ou tel domaine : dans ce domaine on n'a plus la force d'agir humainement, prudemment, on n'a plus la force d'agir chrétiennement, on n'a plus la force d'agir en homme qui aime Dieu et qui l'adore. On voit donc comment, dans la vie concrète, nous pouvons utiliser (et même il est bon de le faire) certains éléments psychologiques. Nous pouvons aussi chercher à avoir une vision plus nette de notre propre finalité humaine et, si nous sommes chrétiens, avoir recours à la Révélation, à tout ce que Jésus nous dit, pour comprendre sa miséricorde et comprendre que nous devons toujours essayer de faire en sorte que cette miséricorde de Dieu, qui regarde la personne, soit victorieuse, mais en respectant la justice dans la mesure où elle peut et doit la respecter.

Tout cela demande une réflexion constante. C'est pour cela que, en face de ces problèmes, il est si important de rappeler que nous devons être attentifs à nos responsabilités morales, que nous devons renouveler constamment *ce pour quoi nous vivons*, la finalité de notre vie. Et si nous avons des obligations profondes à l'égard d'enfants, nous devons comprendre que le rôle des parents est en premier lieu d'éduquer et, s'ils sont croyants, d'éduquer divinement. Mais un jour ils sont obligés de déléguer leur autorité à d'autres, et ces autres sont comme des prolongements d'eux, moins grands, moins réalistes, c'est évident, car les parents ont une grâce particulière pour éduquer leurs enfants et le sacrement de mariage est là pour cela. Mais que jamais les parents ne se découragent, et, s'ils sont chrétiens, qu'ils comprennent le regard de Dieu sur leurs enfants, parce que Dieu nous voit toujours dans notre finalité, et non pas à travers nos échecs. La difficulté terrible aujourd'hui, c'est qu'on proclame partout les échecs, sans montrer les intentions profondes du chrétien. Alors, en proclamant tout le temps les échecs, on démoralise, et en démoralisant on quitte la perspective chrétienne. C'est pour cela que le Saint-Père ne cesse de nous rappeler qu'il faut « entrer dans l'espérance », ne jamais désespérer, ne jamais craindre au point de finir par désespérer.

Il faut beaucoup de force, aujourd'hui, pour éduquer. C'est pour cela qu'on doit faire tout ce qu'on peut pour aider les éducateurs — qu'il s'agisse des parents ou de ceux qui continuent l'œuvre des parents —, parce qu'ils doivent aller constamment à contre-courant, remonter le courant de la facilité qui envoie promener toute morale, toute loi, pour ne plus laisser, bien souvent, que le point de vue de la jouissance : on choisit ce qu'il y a de plus facile, on se laisse glisser... et on finit par couler sans s'en apercevoir.

---

des traditions religieuses) d'être radicalement dépendant d'un Etre premier (que les traditions religieuses appellent Dieu, créateur de son âme spirituelle ; et le niveau de l'éthique chrétienne, dont les exigences nouvelles se résument dans les béatitudes évangéliques — éthique qui, si elle est pleinement vécue, assume toutes les aspirations et la complexité de la personne humaine, en les ordonnant et en les unifiant. Voir à ce sujet M.-D. PHILIPPE, *Quelques éléments de réflexion pour une éthique*, in : *Aletheia* (Revue de formation philosophique, théologique et spirituelle) n<sup>os</sup> 1-2, nov. 1992, pp. 20-44.

C'est un devoir éminent, aujourd'hui, de lutter contre ce glissement d'une civilisation qui n'a plus la force de se rajeunir et de repartir. Il y a des éléments — le Saint-Père ne cesse de nous le rappeler en disant : « Courage, n'ayez pas peur ! » — et ces éléments sont en nous : si nous sommes chrétiens, c'est notre lien avec le Christ, c'est savoir que la grâce est victorieuse de ces luttes et donc que, par la grâce, nous sommes victorieux. Et si nous ne sommes pas chrétiens, nous essayons de rechercher ce qui est vrai, ce qui est bon pour nous, pour nos enfants, et comme éducateurs nous essayons de mettre toutes nos forces au service de ce don que nous faisons aux enfants en leur rappelant constamment ce qui est leur vrai bonheur et ce que doit être leur personne.